

LE

# PASSE-TEMPS

ET

## LE PARTERRE

RÉUNIS  
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES  
*excepté pendant la fermeture des Théâtres*

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

**ABONNEMENTS**

Six Mois..... 3 fr.  
Un An..... 5 »

*Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON*

V. FOURNIER, Directeur

**ANNONCES**

Annonces..... la ligne 0.50  
Réclames..... — 1 »

**SOMMAIRE**

Causerie : <i>Les Mendians</i> ...	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Nos théâtres.....	X...
Sonnets gastronomiques :	
<i>L'Eau de Saint-Galmier</i> ..	Marius GRILLET.
Libre chronique : « <i>Tour</i> » de	
<i>la Belle Allemande</i> .....	FRANC-SILLON.
Le Bon Ange (poésie) .....	Clovis HUGUES.
La Prime (suite et fin).....	Eugène FOURNIER.
<i>Les Forgerons de l'Avenir</i>	
(scène lyrique).....	Antonin LUGNIER.
Les Etreannes du Moblot.....	Eugène DREVETON.



## CAUSERIE

### Les Mendians

Croire que beaucoup de gens vont d'un simple *fait-divers*, reproduit cette semaine par tous les journaux de Lyon, tirer un enseignement utile et profitable, ce serait étrangement méconnaître la légèreté et l'insouciance qui président habituellement aux actions du plus grand nombre.

Je veux bien croire cependant que ce *fait-divers* inspirera à quelques uns de salutaires réflexions et les engagera à se tenir en garde contre la mendicité professionnelle.

Un nommé Pierre C..., demeurant rue Villeroi et mendiant de son état, arrêté dans des circonstances que je n'ai pas à relater ici, a été conduit au poste : fouillé, on a trouvé sur lui la somme de *cent-dix francs*, qu'il a avoué être la recette de ses deux dernières journées.

Combien de braves ouvriers, en travaillant péniblement du matin au soir, ne gagnent pas le dixième de cette somme.

Ce n'est pas sans raisons qu'un philanthrope éclairé, M. Paulian, secrétaire-rédacteur à la Chambre des Députés, a proposé carrément — au dernier Congrès d'Assistance publique — de couper les vivres aux mendians.

Le dossier qu'il possède — sur la mendicité professionnelle — est des plus complets et des plus curieux à consulter.

J'ai déjà fait allusion à ce dossier dans un de mes articles : *Le Manteau de la Charité*. Mais il est des choses qu'on ne saurait trop répéter, des vérités sur lesquelles on ne saurait trop souvent revenir.

En dépit du proverbe latin : *Verba volant, scripta manent*, les paroles volent, les écrits restent, il arrive forcément ceci : c'est, qu'entraînés dans l'incessant tourbillon de nos occupations ou de nos plaisirs, nous trouvons rarement le temps de retremper, dans les écrits, notre mémoire surmenée.

Nous laissons tomber notre obole dans la main qui se tend vers nous, sans songer que cette main est celle d'un mendiant de profession et que ce mendiant vole les pauvres. M. Paulian établit qu'à Paris seulement, trente mille individus reçoivent en moyenne un minimum de 2 francs 50 par jour, en demandant l'aumône.

Leur parasitisme coûte — annuellement — plus de vingt millions à la charité publique ou privée.

Pour surprendre les secrets de cette corporation parfaitement organisée, M. Paulian n'a pas hésité, maintes fois, à se travestir lui-même en mendiant.

Ses haillons sordides, son maquillage d'emprunt lui ont permis de pénétrer dans cette franc-maçonnerie de la men-

dicité où l'on cultive — avec tant de succès — l'art de demander et de tendre la main; un art extraordinaire de mise en scène et d'habile comédie qu'un autre philanthrope, M. Mamoz, a pittoresquement appelé : La Paupériculture.

M. Paulian — après être arrivé à amasser vingt francs en une seule journée — indique les endroits où la recette est assurée et fructueuse ; cite une marche d'église cédée — après fortune faite — moyennant la somme fantastique de quatorze cents francs, par celui qui l'occupait depuis quelques années ; donne les adresses des loueuses d'enfants au maillot, et des écoles de chant où l'on apprend à des gamins et des gamines la romance qu'ils iront ensuite débiter — sur un ton dolent et plaintif — dans les cours et les rues.

Il se trouve même — et cela serait un comble si ce n'était l'exacte vérité — un bandagiste qui reprend au rabais, pour en approvisionner sa clientèle, les bras artificiels et les jambes mécaniques que des associations charitables donnent aux manchots et aux bancals.

Un seul de ces individus a fourni — pour sa part — vingt-neuf bras à cet honnête commerçant.

On ne dira point de ce nouveau Briarée qu'il ne vit pas de ses bras : il serait injuste aussi de prétendre qu'il reste toujours les bras croisés !

Quelles ressources infinies, fécondes, en ce métier de duperie effrontée et d'indigence fausse ! La maladie lui apporte des profits, les infirmités des avantages ; les plaies les plus répugnantes y sont acceptées comme un bienfait du ciel, on les provoque, on les fait naître : écœurer, c'est déjà séduire.

Il ne faut pas s'étonner, dès lors, que les fabriques de culs-de-jatte, d'estropiés de toute espèce, soient en pleine pros-

périté; que des industriels ingénieux se chargent — à forfait — de produire des nains artificiels, avec des enfants de quatre à cinq ans soumis au régime débilitant de l'alcool, du manque d'exercice et de la privation de nourriture, que nos rues, enfin, soient encombrées d'aveugles clairvoyants qui refusent les pièces du pape comme si elles étaient en cinq actes et en vers!

De trente mille pour Paris, le nombre des mendiants de profession dépasse, pour la France entière, le chiffre de deux millions!

Combien peu — dans ce nombre — prennent au sérieux le rôle « d'infortunés convives au banquet de la vie » qu'ils jouent, du reste, fort bien, mais sans aucune conviction.

Remarquez que la mendicité est interdite dans la plupart des départements, que serait-ce donc si elle ne l'était pas?

Après s'être demandé pourquoi les sommes énormes recueillies de toutes parts et sous tant de formes par la charité restent notoirement insuffisantes à soulager les misères vraies, réelles, poignantes, M. Paulian arrive à cette triste conclusion, qu'entre ces misères et ceux qui prennent à tâche de les secourir, il y a un fossé.

Tout ce qui tombe dans ce fossé devient la proie d'industriels qui n'ont — de la pauvreté — que les apparences.

Pour parler plus clairement, l'argent destiné aux pauvres est intercepté par les mendiants.

Alphonse Karr écrivait, il y a longtemps déjà: « il se donne, en France, énormément d'argent pour les pauvres; cet argent, distribué équitablement entre les besoins véritables aurait, sans aucun doute, pour résultats, la satisfaction de ces besoins.

« Dans les formes insouciantes de la charité ordinaire, cela a servi, jusqu'ici, non pas à diminuer le nombre des pauvres, mais à augmenter le nombre des mendiants, en faisant de la mendicité, un des métiers les plus productifs.

« Le mendiant ne cherche pas d'ouvrage, il a son industrie qu'il exploite, il cultive la charité comme le laboureur cultive son champ, comme le menuisier rabote les planches, comme le forgeron martelle le fer, comme le maçon gâche le plâtre ».

Cette image saisissante de la mendicité ne laisse-t-elle pas entrevoir que beaucoup de pauvres — insuffisamment secourus — deviennent mendiants à leur tour, s'habituent à des gains faciles et finissent par faire une profession de ce qui n'était d'abord qu'un accident.

Les mendiants forment une vaste as-

sociation, dont les membres se communiquent mutuellement les renseignements qui peuvent leur être utiles, pour exercer fructueusement leur industrie.

Si vous doutez du fait, donnez généreusement pendant plusieurs jours consécutifs et vous verrez bientôt se succéder à votre porte, une file ininterrompue de solliciteurs et de solliciteuses.

Les ponts ont toujours eu un attrait particulier pour certains mendiants, aveugles ou estropiés, offrant à l'attention des passants — moins distraits que dans les rues — des infirmités plus ou moins authentiques.

Je me suis souvent demandé en vertu de quel droit, de quelle prérogative, tel emplacement plus favorable qu'un autre à l'exercice de la mendicité devenait — en quelque sorte — le fief, l'apanage, la propriété de celui qui l'occupait habituellement, à l'exclusion de beaucoup d'autres qui pourraient également y prétendre.

Le hasard m'a fait assister un matin — à l'entrée du Pont du Collège — à un vigoureux échange de coups de poings et de coups de pieds entre deux aveugles dont l'un voulait supplanter l'autre. J'en ai conclu que le droit — s'il existait — était tout au moins fort contestable.

Est-ce le résultat d'une entente tacite? je l'ignore, mais il est rare de voir deux mendiants se faire concurrence.

Malgré les arrêtés de police, les dix-huit ponts que nous possédons à Lyon sont régulièrement occupés par plusieurs mendiants, d'espèces variées, qui y font très bien leurs petites affaires.

Un des plus fréquentés — je ne veux pas le désigner autrement — possède en ce moment, pour sa part, deux culs-de-jatte et un aveugle.

A eux trois, ces gaillards-là prélèvent sur les passants un impôt qui, pour être volontaire, n'en est pas moins excessif: je gage que chacun d'eux ne donnerait pas sa journée à moins de quinze francs.

Proposez-leur de les faire entrer dans un hôpital quelconque et vous verrez comme ils accueilleront votre proposition.

Ils la trouveront « tordante ».

J'ai fait — à l'égard de l'aveugle — une amusante remarque.

Chaque matin — entre sept et huit heures — sa femme l'installe au même endroit; elle vient le chercher à l'heure des repas et le ramène ensuite avec la ponctualité d'un négociant se rendant à ses affaires. Les choses se passent ainsi tous les jours de la semaine, sauf le lundi.

Ah! le lundi, vous pouvez en faire votre deuil, vous ne verrez jamais l'aveugle à son poste. Ses convictions politiques et

religieuses s'opposent probablement à ce qu'il travaille le lendemain du dimanche.

J'ai comme une vague idée qu'il s'offre — à titre de consolation — une « cuite carabinée » chez un mastroquet ami.

On viendrait me dire que ce jour-là il recouvre subitement la vue que je n'en serais nullement surpris.

Vous croyez peut-être que cette absence hebdomadaire porte préjudice à son commerce, détrompez-vous: en bonne ménagère qu'elle est, faisant la part des faiblesses humaines, la femme vient occuper — sur le pont — la place du mari.

A genoux, les yeux modestement baissés, la sébille tendue, c'est elle qui reçoit!

M. Paulian et les autres philanthropes qui, comme lui et avec lui, font une guerre acharnée à la mendicité professionnelle, ne demandent pas que chacun de nous serre prudemment les cordons de sa bourse.

Ils font — au contraire — un pressant appel à la charité, en souhaitant uniquement qu'elle s'exerce d'une façon plus intelligente.

Canaliser la charité, en recueillir soigneusement les épaves les plus infimes, en rassembler les dons et les distribuer à la seule pauvreté qui est une situation, non une industrie, tel est le but qu'ils poursuivent.

Le jour où la grande masse du public comprendra enfin que la charité aveugle, celle qui consiste à donner — sans contrôle — l'aumône à tout individu qui la demande est néfaste au premier chef, il y aura un grand pas de fait et les pauvres, les vrais, pourront s'en réjouir.

Pierre BATAILLE.

5, Rue Lafont  
"OLD ENGLAND" DE LYON  
TAILORS



## Echos Artistiques

M. Broussan, le futur administrateur du Grand-Théâtre, est en ce moment à Bruxelles où il va s'efforcer d'engager quelques-uns des meilleurs artistes du Théâtre de la Monnaie.

On assure que notre troupe lyrique de la saison prochaine ne contiendra que quatre des pensionnaires actuels de notre Grand-Théâtre: le baryton Dufour, M. et Mme Vialas et M. Rouzen qui s'est fait apprécier comme second baryton.

M. Vallier, notre basse noble, est engagé au Théâtre de la Monnaie pour la saison 1903-1904. Comme compensation,

notre compatriote, M. Bourgeois, quittera Bruxelles pour revenir à Lyon occuper le même emploi sur notre première scène.

La *Carmélite*, qu'on proclamait un chef-d'œuvre lorsqu'elle fut représentée, il y a une quinzaine de jours, à l'Opéra-Comique, atteint déjà la fin de sa carrière.

La musique de M. Reynaldo Hahn — tout miel et tout sucre — avait, dès le début, valu à son œuvre d'être appelée la *Caramélite* : le compositeur se consolera rapidement de cet échec.

Au moment même où le rideau se levait pour la répétition générale de cet ouvrage, on apportait à M. Hahn une dépêche lui annonçant qu'il gagnait un procès de succession, c'est-à-dire 140.000 francs d'argent, un immeuble magnifique, une collection de tableaux, etc., etc.

Que les muses sont parfois aimables.

Sait-on combien les œuvres de Richard Wagner ont rapporté de droits d'auteur en 1902 ?

*Lohengrin*, de toutes les œuvres la plus fructueuse, a été joué 997 fois en Allemagne, 420 fois en France, en Hollande et en Italie, 318 fois en Angleterre et aux Etats-Unis, et a rapporté 272,000 marks.

Après *Lohengrin* vient *Tannhäuser*, qui a été représenté 268 fois en Allemagne et 210 fois à l'étranger, et dont les droits d'auteur se chiffrent par 141,000 marks.

Le *Vaisseau-Fantôme* a rapporté 51,000 marks, les *Maîtres chanteurs* 72,000 marks ; *Tristan et Yseult*, 14,000 marks seulement ; la *Walkyrie*, l'*Or du Rhin*, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*, rien qu'en Allemagne, 88,000 marks.

Au total, et en dehors des recettes de Bayreuth, les héritiers de Richard Wagner ont touché, l'an dernier, 600,000 marks (750,000 francs) de droits d'auteur.

Avec cela, on ne meurt pas de faim.

Un joli petit détail des mœurs théâtrales au vingtième siècle.

On a beaucoup remarqué, à la première représentation de *Paillasse*, à l'Opéra, qu'après la fin du premier acte, le ténor, Jean de Reské, venait saluer seul le public qui rappelait tous les interprètes. Il y a à cela une raison péremptoire : l'engagement de M. de Reské porte, en effet, paraît-il, qu'au premier acte il a le privilège exclusif du rappel.

Aux actes suivants, il consent à laisser paraître ses camarades et, au besoin, à venir saluer le public avec eux.

C'est, du moins, un journal parisien qui l'affirme et, s'il est bien renseigné, on conviendra que M. Jean de Reské est, de son côté, tout à fait modeste.

La *Traviata* de Verdi vient de reprendre rang dans le répertoire de l'Opéra-Comique. M. Albert Carré, pour cette reprise, a décidé de rendre à la mise en scène la physionomie de la création de

la *Dame aux Camélias*, en adoptant les costumes et le style du second Empire,

Les petites complications du divorce : Une femme divorcée peut-elle, quand elle a la garde de sa fille, faire suivre à celle-ci les cours du Conservatoire, malgré la défense faite par le père ?

Tel est le différend soumis aux magistrats, parisiens. Il s'agit d'une jeune fille qui était dans la classe de M. Georges Berr. Un jour, un huissier signifia au directeur un acte par lequel le père déclarait s'opposer à ce que son enfant suivait les cours de son établissement. Le directeur ne put que s'incliner. Et maintenant, on plaide.

Si Molière n'était pas mort, il ferait certainement quelque chose avec ce procès-là.

8, Rue Lafont  
"OLD ENGLAND" DE LYON  
TAILORS



## NOS THÉÂTRES

### GRAND-THÉÂTRE

Les *Huguenots* ont été donnés, pour la dernière fois jeudi avec le ténor Escalais.

La dernière de *Sigurd* aura lieu samedi, avec M. Escalais, Mme Picard (Brunehilde), MM. Seveilhac et Vallier.

Les répétitions sont activement poussées pour la création de la *Belle au Bois-Dormant*, féerie lyrique de M. Ch. Silver, qui doit passer très prochainement.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Cette semaine une représentation unique du *Passé* de M. Porto-Riche a été donnée aux Célestins avec Mme Brandès et M. Duflos, sociétaires de la Comédie-Française MM. Matrat, Luguet, Bourguet, et Mmes Van-Doren et Blanche Olivier.

La direction annonce la reprise de quelques drames à succès : samedi soir : *Devant l'Ennemi* ; dimanche, en matinée : *Le Maître de forges*, le soir : *Paillasse*.

La première de *Résurrection*, drame en cinq actes et un prologue tiré d'un roman de Tolstoï, par M. Henry Bataille, aura lieu irrévocablement mardi, 13 janvier, avec concours de Mlle Grumbach, de l'Odéon. — Décors nouveaux de M. Legoff.

Jeudi 15, matinée classique avec le concours d'artistes de l'Odéon : *Tartufe* et le *Mariage forcé*.

## SONNETS GASTRONOMIQUES

V

### L'Eau de Saint-Galmier

Sans rivale, intarissable,  
Trésor de notre Forez,  
Pour notre santé parais,  
En tout temps, sur notre table.

Paris, dont l'onde exécrable  
Est mortelle, n'a jamais,  
L'hitre pétillant et frais,  
Bu quelque eau plus délectable.

Le viveur trop folichon  
Fera sauter ton bouchon,  
Aux lendemains de hombance.

Que de biens tu nous fournis,  
Source qui nous rajeunis,  
Saint-Galmier, eau de Jouvence !

Marius GRILLET.

8, Rue Lafont  
"OLD ENGLAND" DE LYON  
TAILORS



## LIBRE CHRONIQUE

### « Tour » de la Belle Allemande

Le docteur Marcile — dont les bans d'hyménée sont publiés — a fait école avec son enlèvement de Mlle Le Play, et la contagion gagne jusqu'au cours étrangères.

Quelle réjouissante équipée que cette fuite de la princesse royale de Saxe — pays des fragiles porcelaines — et de ce précepteur franco-belge si *Giron*, qu'il tourna éperdûment la tête de cette héritière du trône de Dresde, lestée pourtant de quatre enfants... sans compter — comme dit la chanson ;

Le « cinquième » qui est sous presse ;

et qui ne peut manquer

D'être tout l'portrait d' son père :  
Ah, mon Dieu ! quel... amour d'enfant !

Tandis que le procréateur de ses aînés, le mari couronné et lâché d'un cran « sans être précisément un méchant homme, est un soldat grossier et brutal ».

Tel est le portrait charmant — ressemblance garantie — qu'en trace le séducteur de sa femme et qu'il inculquait sans doute à ses jeunes élèves, sous l'œil maternel et approbateur de la conjointe de ce butor princier.

Point ne faut donc s'étonner que ce dernier jouisse — en compensation — de la chaude amitié de l'empereur Guillaume, qui rêve de tirer l'épée pour venger

la querelle conjugale de son féal confédéré et lui ramener au *giron* conjugal sa trop volage épouse, *manu militari*.

Si la flotte prussienne n'était pas si occupée au Vénézuéla, nul doute qu'elle eût cinglé vers les côtes de la Suisse et établi le blocus rigoureux du lac de Genève.

Il est vrai que l'escadre teutonne eût trouvée à qui parler; car la chronique nous apprend que le ravisseur de la *Belle Allemande* n'accorde ses *interviews* qu'un revolver de fort calibre dans une main et un couteau-poignard majuscule dans l'autre — ce qui, entre parenthèses, doit être bien gênant quand il veut serrer dans ses bras sa blonde Germania.

Celle-ci, néanmoins, déclare carrément « qu'elle ne regrette rien » si ce n'est peut-être d'avoir tant tardé

A cacher son bonheur dans une autre patrie, sous l'égide de Guillaume Tell et de Cupidon, deux archers également redoutables.

\* \*

Elle est, d'ailleurs, reconfortée par l'assistance de l'archiduc Léopold, qui a poussé le dévouement fraternel jusqu'à l'imiter — avec le concours gracieux de Mlle Adamovitch — et à dépouiller tous ses titres, grades et dignités pour devenir simplement *herr Wilhelm Woefling* — permettant ainsi à sa sœur (par la traduction de son nouveau nom) de voir pé...cher le « Petit Loup » sur la pierre de bois.

Vit-on jamais princesse plus *gironde*!

FRANC-SILLON.

S, Rue Lafont  
**"OLD ENGLAND" DE LYON**  
 TAILORS



### LE BON ANGE

Sur les êtres et sur les choses  
 La femme règne, ange ou péri:  
 C'est pour humilier les roses  
 Qu'elle a souri!

Les tremblantes âmes sont prises  
 Au filet d'or qu'elle a jeté:  
 C'est pour mieux chanter que les brises  
 Qu'elle a chanté!

Sans secousse, jus-ju'à la tombe,  
 Elle berce l'homme endormi.  
 C'est pour être femme et colombe  
 Qu'elle a gémi!

Son rêve en passant fait éclore  
 La fleur, le nid, l'amour sacré;  
 C'est en voyant pleurer l'aurore  
 Qu'elle a pleuré!

Elle a trouvé, loin de nos fanges,  
 L'inépuisable talisman;  
 Et c'est pour faire d'autres anges  
 Qu'elle est maman!

## LA PRIME

SUITE ET FIN

— Qu'est-ce que je peux vous offrir? demanda-t-il.

— Pour les primes de cette valeur, répondit modestement l'envoyé, je suis autorisé à accepter un petit souvenir.

Biroteau lui glissa dans la main un billet de cinq cents francs.

L'envoyé se retira, enchanté.

Les Biroteau formèrent des projets d'avenir jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Les jeunes filles ne dormirent pas.

Le lendemain, Biroteau envoya chercher un fiacre dans lequel il entassa toute sa famille, y compris sa belle-mère.

Il se rendit au bureau du journal.

Il était convenu que, dès que l'on serait en possession du titre de propriété, on se rendrait à Bagnolet pour visiter la maison; on prendrait la crémaillère plus tard; Mme Biroteau avait déjà arrêté une liste d'invités.

Les bureaux du *Nuage* étaient situés au premier.

Biroteau monta seul.

Il entra dans une antichambre.

— Qu'est-ce que vous voulez? lui demanda un employé.

— Je viens pour toucher la prime, dit-il en se rengorgeant.

— Quelle prime?

— La maison de campagne de Bagnolet.

L'employé ouvrit de grands yeux.

— Oui, reprit Biroteau, la prime d'hier.

— Hier, dit l'employé, il n'y avait pas de maison de campagne; les cadeaux consistaient en objets de toilette, savons, articles de parfumerie, brosses, et cœtera.

Biroteau exhiba son enveloppe.

— Voici ce que l'envoyé du journal m'a laissé.

L'employé déchira l'enveloppe, elle renfermait une feuille de papier blanc.

— Vous avez été mystifié, dit-il.

— Mystifié! s'écria Biroteau, ce n'est pas possible?

— C'est un mauvais plaisant qui s'est moqué de vous.

— Dites un voleur! s'écria Biroteau. Ah! le gredin! Je lui ai donné cinq cents francs. Et toute ma famille qui m'attend en bas!

Les journalistes, accourus, se tor-daient.

Biroteau n'osait plus descendre.

Il fallut bien qu'il apprît la nouvelle aux siens.

La stupéfaction fut indescriptible; les enfants semèrent à pleurer.

— Je l'avais bien dit, murmura la belle-mère, mais on ne veut jamais m'écouter.

Biroteau renvoya le fiacre.

Il était furieux.

Sa belle-mère triomphait bruyamment lui reprochant sa crédulité.

Un mois se passa.

Un dimanche, comme Biroteau se préparait à sortir avec toute sa famille, un monsieur très bien mis demanda à lui parler.

Mme Biroteau l'introduisit.

— Monsieur, dit-il d'un air aimable, je suis envoyé du journal *Le Canard*.

— Ah! dit Biroteau en le regardant de travers.

— Je viens vous prier de me dire si vous possédez le dernier numéro de notre quotidien.

— Oui, dit Biroteau, en clignant de l'œil à sa femme, nous le possédons, nous adorons *Le Canard*.

— Alors, monsieur, reprit l'envoyé, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous toucherez la prime principale distribuée aujourd'hui à nos lecteurs.

— Ah! bah! une maison de campagne... à Bagnolet, sans doute?

— Non, monsieur, aujourd'hui nous ne distribuons pas de villas, nous offrons une voiture automobile, une voiture tonneau de six places et d'une valeur de dix, sept mille francs.

— Dix-sept mille francs! dit Biroteau, votre journal fait bien les choses: c'est un joli prix pour un *Canard*.

Malgré l'annonce de la bonne nouvelle, Mme Biroteau restait indifférente ainsi que les enfants.

— Vous accepterez bien un petit souvenir? demanda Biroteau sur un ton narquois.

— Oh! monsieur, protesta l'envoyé, nous n'acceptons jamais rien.

— Si... si... cela mérite une récompense: c'est l'usage.

Biroteau se rendit à la cuisine et se munit d'une paire de pincettes.

— Voici le souvenir, dit-il.

Il frappa l'envoyé à grands coups.

— Au secours! à l'assassin! s'écria ce dernier en s'enfuyant.

Biroteau le poursuivit dans la rue, frappant toujours:

— Tiens, canaille! filou! criait-il.

Un rassemblement se forma, des agents accoururent; l'envoyé, à moitié assommé, tomba dans leurs bras.

On les conduisit tous deux chez le commissaire.

Le journaliste, que Biroteau avait pris

pour un escroc, était bien un envoyé du Canard.

Cette fois son offre était sérieuse.

Biroteau, poursuivi pour coups et blessures, fut condamné à verser une forte indemnité à sa victime.

L'automobile lui fila sous le nez.

Eugène FOURRIER

8, Rue Lafont  
"OLD ENGLAND" DE LYON  
TAILORS



## Les Forgerons de l'Avenir

(Projet de scène Lyrique)

Chœur à quatre voix :

Gais compagnons, vite à l'ouvrage  
Le jour parait dans le lointain ;  
Emplis d'ardeur et de courage,  
Soyons joyeux dès le matin.  
Qu'une chanson bientôt résonne  
Afin d'activer notre entrain,  
Honneur à celui qui l'entonne !  
Nous suivrons en chœur, au refrain.

Chanson, 1<sup>re</sup> voix :

Déjà le brasier s'allume  
Où tu plonges d'un bras nu  
L'acier qui, sur ton enclume,  
Par tes coups sera tordu.  
Le soufflet gronde et fait rage, ...  
Forgeron, pourquoi ce bruit ?  
Quand tout sommeille au village  
Que fais-tu, seul, dans la nuit ?

2<sup>e</sup> voix :

— Passant que mon labeur étonne,  
Pour le bonheur du genre humain  
De mon lourd marteau je façonne  
La Paix qui doit régner demain ;  
Car pour réaliser mon rêve  
D'unir tous les cœurs dans l'Amour,  
A la Guerre prenant son glaive  
J'en ferai un outil de labour.

Chœur :

Gais compagnons, hardi courage,  
Bravons les feux de notre enter ;  
Sans repos ni cesse à l'ouvrage,  
Le fer est chaud, frappons le fer.  
Malgré la soif qui nous dévore  
Continuons notre chanson,  
Nos coups, sur l'enclume sonore,  
Redoubleront à l'unisson.

Chanson 1<sup>re</sup> voix :

Dans le brasier où pétille  
Le charbon qui fume encor,  
La flamme éclate et scintille,  
Secondant ton rude effort.  
Dis-moi pour qui tu travailles  
Forgeron au torse nu,  
Puis, en tes larges tenailles,  
Quel est ce fer inconnu ?

2<sup>e</sup> Voix :

— Passant, je forge sans relâche  
Pour le bonheur du genre humain,  
Le soc, la faucille, la hache,  
Dont tu vois l'ébauche en ma main ;  
Car pour réaliser mon rêve :  
Justice, Amour, Fraternité !  
Je brise et transforme sans trêve  
Les chaînes de l'Humanité.

Chœur :

Gais compagnons, l'heure est venue  
D'un repos noblement gagné,  
Pourtant qu'un refrain continue  
Par des glous-glous accompagné.  
En buvant une ample rasade  
Du vin qui rend les hommes forts,  
Nous applaudirons, camarade,  
A ton chant aux mâles accords.

Et de nouveau choquant les verres  
Nous boirons à l'Egalité,  
Au bonheur des hommes nos frères,  
Au Travail, à la Liberté !

Antonin LUGNER

(Tous droits réservés)



**Éternelle Jeunesse** par les **Produits** de  
**Mme Lutwig** :  
**CRÈME LUTWIG** pour le teint et les rides, 1 fr. 25 —  
**SÈVE ORIENTALE** pour les soins de la chevelure (arrête  
en 8 jours la chute et ramène les cheveux blancs à  
leur teinte naturelle), 2 fr. — **LOTION ORIENTALE** pour  
développer et raffermir les seins. — Consultations  
gratuites d'hygiène et de beauté.

Rue de la République, 65

Tous les soirs, après le théâtre on se  
donne rendez-vous « A la Côte Rôtie » 5,  
rue Jean de Tournes. Salles de société. Li-  
queurs et consommations de choix. Ouvert  
jusqu'à 3 heures du matin.



## Les Etrences du Moblout

Ce premier jour de janvier me remet  
en mémoire une histoire qui me fut con-  
tée à pareille date de l'année dernière.

J'étais en visite chez M. Lescot, homme  
aimable, ancien fonctionnaire des finan-  
ces. Avisant sur la cheminée une coupe  
de cristal emplies de cartes jusqu'aux  
bords, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Avouez que c'est une singulière  
coutume d'échanger ainsi à chaque renou-  
vellement de l'année, ces petits cartons.

— Mon cher ami, répondit en souriant  
M. Lescot, je ne partage pas tout à fait  
votre avis. Certes, l'abus est manifeste,  
je vous le concède ; tout comme un  
autre je peste quand j'adresse ma carte à  
des gens qui m'ont envoyé la leur et  
dont je ne me souviens même pas de la  
figure ou que je n'ai peut-être jamais ren-  
contrés. Car il est des inconnus qui se  
croient obligés, au premier de l'an de  
vous révéler leur existence. Mais, si la  
plupart des cartes que l'on reçoit vous  
laissent indifférent, il est bien rare qu'une  
ou deux dans le tas, par les souvenirs  
gais ou tristes qu'elles évoquent, ne sus-  
citent pas en vous une minute d'attendris-  
sement.

— En voici une qui m'a procuré ce  
matin cette minute d'exquise émotion.  
Ce nom : *Louis Gential* ne vous dit rien  
évidemment ; à moi, il rappelle l'heure la  
plus sombre et la plus douce à la fois de  
ma jeunesse. Il faut que je vous raconte  
ça... Vous savez que j'ai fait dans les  
mobiles la campagne de soixante-dix.  
Vers la fin de décembre nous nous trou-  
vions rassemblés autour du Mans. Chan-  
zy, en vue d'une offensive vigoureuse  
pour essayer de débloquer Paris, s'effor-  
çait de remettre un peu d'ordre dans son  
armée où la discipline laissait à désirer.  
Nous eûmes ainsi une ou deux semaines  
de repos à peine troublées par quelques

engagements avec les petits corps que  
l'ennemi lançait en avant avec beaucoup  
d'audace, dans le but évident de percer  
les intentions de notre général en chef.

Le 31 décembre, notre division rece-  
vait l'ordre de reprendre le mouvement  
sur Vendôme fortement occupée par les  
Prussiens. Nous marchions sur deux  
colonnes. Il faisait un froid de dix à  
douze degrés ; on glissait sur la neige  
durcie par la gelée et, malgré notre bonne  
volonté, nous n'allions pas vite. Aux  
environs de midi, la colonne de droite  
dont faisait partie mon bataillon, ren-  
contre enfin les casques à pointe postés  
avec du canon aux abords d'un château,  
sur une éminence. On se déploie rapide-  
ment et on les déloge sans trop de peine.  
Après cette affaire où nous perdîmes  
quelques hommes, ma compagnie se  
trouva désignée pour couvrir les der-  
rières de la colonne qui, excitée par ce  
premier succès, refoulait vigoureusement  
l'ennemi dans la direction du Loir.

Le mouchoir autour de la tête pour  
garantir nos oreilles contre la bise qui,  
par moments, nous cinglait la figure de  
quelques flocons de neige, nous conti-  
nuons notre marche par des chemins  
défoncés, couverts de verglas, à travers  
une plaine dénudée et triste, bosselée,  
ça et là, par des collines basses enve-  
loppées de brume.

J'avais auprès de moi le camarade  
dont vous avez lu le nom sur cette carte :  
Louis Gential. Petit, maigre, l'allure  
décidée, prompt à l'enthousiasme, très  
accessible aussi au découragement quand  
il n'était plus tenu en haleine par l'immi-  
nence du danger. Mais il fallait le voir  
courir, la baïonnette en avant, sur les  
Prussiens. Ah ! je vous réponds qu'alors  
il n'avait pas froid aux yeux.

Nous étions une paire d'amis. Ce jour-  
là une toux rauque le secouait affreuse-  
ment et il faisait des efforts désespérés  
pour nous suivre. Notre lieutenant qui  
e tenait en estime en raison de sa bra-  
voure, ému de son air d'accablement et  
de souffrance, me prit à part : — « Il ne  
faut pas laisser ce pauvre diable en  
arrière, donnez-lui donc, si vous le pou-  
vez, un coup d'épaule. » Je rejoins Gen-  
tial et je lui dis : — « Fais-moi passer  
ton flingot et appuie-toi sur moi ».

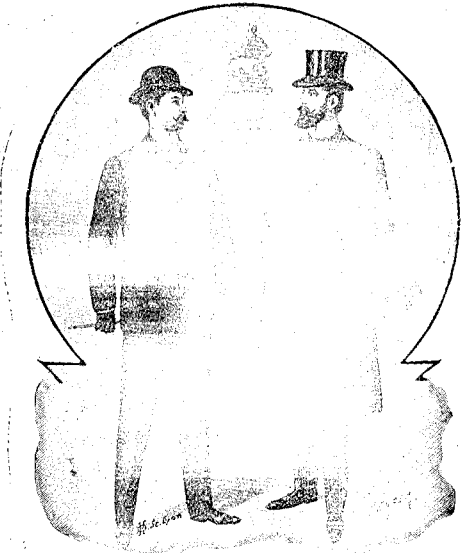
Dix minutes n'étaient pas écoulées  
que, malgré tout, nous étions déjà à plus  
de cent mètres en arrière des camarades.  
A un tournant, brusquement, les derniers  
rangs disparaissent. La nuit venait. Nous  
n'avancions qu'avec une lenteur déses-  
pérante. Nous atteignons un bouquet de  
chênes jaunis, noircis par les gelées, au  
bord de la route ; puis, Gential, qui  
tremblait de fièvre, prend un subit accès

**Magasins et Ateliers**  
DE  
**FOURRURES**  
**H. VILLE, Fourreur**  
107, rue Duguesclin, Lyon  
(angle du cours Morand)

**C<sup>IE</sup> AMERICAINE**  
**DE CHAUSSURES**  
45, rue de la République, LYON  
(en face les Magasins des Deux Passages)

**ARTICLES DE LUXE DERNIER GENRE**  
DEUX PRIX SEULEMENT  
**8 fr. DAMES — 9 fr. HOMMES**

A LA  
**GRANDE MAISON**



**HABIT ou REDINGOTE 39 fr**  
pour cérémonie .....

**SIROP GRIPPAT**

Le meilleur remède contre l'**ANÉMIE**.  
Recette végétale. Pas d'arsenic. pas de  
sels, pas d'iode. Du **Végétal**, c'est tout.

**SPECIALITÉ**

DE  
**TAFFETAS NOIR**  
**INDÉCHIRABLE**

(Marqué aux lisières)

**F. BEGAT, Fabricant, 6, rue des Capucins, LYON**  
Dépôt : **Maison TRAMBOUZE**  
28, rue Centrale (angle rue Grenette)

de désespoir : — « C'est inutile, je ne puis pas aller plus loin... laisse-moi, tâche de te tirer d'affaire et de rejoindre les autres. — Tu penses bien que je ne vais pas t'abandonner, fais encore un effort, nous rencontrerons bien une maison. » J'avais une dernière goutte d'eau-de-vie dans mon bidon, je la lui fais avaler. Mais impossible de l'arracher de l'arbre derrière lequel il s'abritait du vent. Que faire ?

Tout à coup, sur notre droite, j'aperçois une lumière dans le lointain. Je pousse un cri de joie : — « Je vois une lumière, nous sommes sauvés ! » Il me répond : — « Ça m'est égal, laisse-moi claquer en paix ! ».

Brutalement, sans m'inquiéter de ses plaintes, je le saisis à la ceinture, et les yeux sur la lumière qui scintille dans la nuit, les forces décuplées, les nerfs tendus à se rompre, je l'entraîne. Nous butons à chaque pas contre des racines et des pierres invisibles. La sueur se plaque à mes épaules, coule de mon front et se glace sur mes joues. Une peur m'a envahi, une peur affolante, celle de voir disparaître l'étoile sur laquelle je me dirige et de rester perdu au milieu de cette plaine où le vent souffle en rafale. En somme, c'est cette peur qui m'a donné, je crois, l'énergie farouche de porter Gential, car je le portais, positivement. Combien de minutes ou d'heures a duré cette marche vertigineuse sur la neige ? Je n'en sais rien. En un tel moment la notion du temps est abolie.

Des traces de roues, à peine marquées, m'indiquent que nous sommes à présent sur un chemin. Cela redouble mes forces que je sentais faiblir. Et puis, il me semble que la lumière se rapproche, qu'elle grandit. J'encourage, tout en marchant, Gential : — « Je te dis qu'il y a une maison là, tout près ! ». En effet, nous ne sommes plus qu'à quelques mètres d'une grande bâtisse, façon de gentilhommière, flanquée de deux pavillons et derrière laquelle s'étend l'ombre épaisse du parc. Un chien se met à aboyer. La vue de cette fenêtre qui allonge sa clarté sur la neige ranime un peu Gential. Je gravis les marches du perron et je donne un coup de

(à suivre)

Eugène DREVETON



## SOCIÉTÉ DE TIR DE LYON

Dimanche, 11 janvier, le stand sera ouvert de 8 heures du matin à la nuit. Première séance de l'Ecole de tir réservée aux jeunes gens français nés dans les années 1882, 1883, 1884, 1885 et 1886. Cette séance aura lieu au fusil Lebel, tir réduit à 25 mètres (système Jouvet), ainsi que les trois autres séances des 18, 25 janvier et 1<sup>er</sup> février ; après ces quatre séances il ne sera plus reçu d'inscriptions.

Le premier exercice sera précédé d'une théorie sur le pointage qui sera faite par des instructeurs militaires.

Le même jour, les exercices de tir des Sociétés de gymnastique, ainsi que le tir aux cartons et le concours au revolver libre, auront lieu dans les conditions habituelles.

## L'ESPRIT des AUTRES

Chez un marchand d'objets japonais :  
**LA GROSSE DAME.** — Croyez-vous que ce hamac soit assez résistant ?

**LE MARCHAND.** — Oh madame, vous pouvez vous y mettre sans crainte ; il supporterait un hippopotame.

Un de nos confrères rédige le compte rendu d'une distribution de prix :

« Pendant la cérémonie, la fanfare municipale a fait entendre plusieurs brillants morceaux... »

— L'épithète est peut-être excessive, fait observer le secrétaire de la rédaction.

— Bah ! je risque « brillants » les instruments étaient si bien astiqués.

— Comment ! vous faites annoncer encore un chien perdu dans le journal ? Cela fait le troisième, si je ne me trompe.

— Eh oui, mon ami, depuis que ma fille prend des leçons de chant, je ne puis en garder un.

## BIBLIOGRAPHIE

**LE MONDE ILLUSTRÉ**  
13, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2338 du 8 janvier 1903.

**Madrid :** Marie Daurignac, Mlle Eve et Mme Humbert dans leur cellule, à la prison des femmes. — Le départ de la prison. — Signature des prévenus. — Arrivée à Paris.

L'Auteur et les interprètes de « Paillasse »  
**Nouvelles défenses de Gibraltar :** Vue du Rocher et de la Baie. — Aspect général de la Ville et des travaux du Port.

Les exécutions capitales en Chine. — Les Parcs aux Huitres à Cancale.

**Fetes de l'Epiphanie en Lombardie :** La Procession des Rois Mages. — Le Cloître des Célestins à Avignon.

**Beaux-Arts :** La Pêche Miraculeuse, tableau de Crayer (Gravure de Baude).



# LOTÉRIE

De

## L'Allaitement Maternel

Au Capital de UN MILLION DE FRANCS  
Autorisée par Arrêté Ministériel du 19 décembre 1902

DEUX GROS LOTS :

100.000 fr. 10.000 fr.

Cent dix Lots de 100.000, 10.000, 1.000, 500, 100 fr.

Tous payables en argent

1 FRANC LE BILLET Tirage Irrévocable  
30 Juillet 1903

En vente à L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort. LYON

Par correspondance, joindre enveloppe portant adresse pour le retour affranchie à 0.15 c. pour quatre billets seulement. — Vente gros et détail. — Remise aux marchands

# C<sup>E</sup> F<sup>SE</sup> DU GRAMOPHONE

La plus Parfaite

La plus Puissante

La plus Economique

des Machines parlantes

Pas de nasillement, pureté absolue des sons

GRAND CHOIX DE MORCEAUX  
Inusables et incassables

Ne pas confondre ces Appareils avec  
les Phonographes ou Graphophones

DÉPOT GÉNÉRAL : 49, rue de Sèze, 49 — LYON

Machine à Ecrire LAMBERT, ROLLAND, dépositaire, 49, r. de Sèze

EN VENTE dans tous les kiosques à journaux

0.10 c  
Le numéro

## LA REVUE BI-MENSUELLE

DES TIRAGES FINANCIERS

0.15 c.  
Par poste

Publiant tous les Tirages des Valeurs à lots et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés

## CAOUTCHOUC

dans toutes ses Applications

# T. GONTARD

18, Rue Victor-Hugo, LYON

TÉLÉPHONE : 72

Spécialités de VÊTEMENTS IMPERMÉABLES

## Tailleur Smart

12, Rue Grenette, à l'Entresol

COMPLETS DEPUIS 29 FR. PAIEMENT 5 FR. PAR MOIS

Coupe au centimètre. Façon irréprochable

Ne pas confondre avec certaine maisons de crédit qui ne livrent que  
la confection. Ouvert dimanche jusqu'à midi

# BELLE JARDINIÈRE

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

# TOUT

CE QUI CONCERNE LA TOILETTE DE L'HOMME ET DE L'ENFANT  
Confections pour Dames et Fillettes

## SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

## BOSC

Costumier des Théâtres municipaux

Location de Costumes pour Bals masqués  
et Habits

MATÉRIEL SPÉCIAL POUR CAVALCADES  
1, rue du Théâtre (derrière le Gd-Théâtre)

Anc. M<sup>re</sup> VIENNET, Fondée en 1837

## PIANOS

9, Place Jacobins, 9  
LYON

Ch. MORETTON & C<sup>ie</sup>

Envoi franco Catalogue illustré

Cours de Coupe et de Couture  
de M<sup>me</sup> GOUZÈNE

Ouverture d'un cours de broderie  
artistique et d'un cours de broderie pour lingerie.

Rue du Plat, 16, au 1<sup>er</sup>

Croix Verte Française  
SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX MILITAIRES COLONIAUX  
Maison de convalescence de Sévres

## LOTÉRIE

Autorisée par Arrêté Ministériel du 10 juillet 1902. — Tirage : le 15 Mai 1903

Gros Lot : 100.000 Francs

1 Lot de 10.000 fr. .... 10.000 fr. | 30 Lots de 500 fr. .... 15.000 fr.  
5 — 1.000 fr. .... 5.000 fr. | 200 — 100 fr. .... 20.000 fr.  
237 Lots : 150.000 fr. — Tous les lots sont payables en argent. — LE BILLET : UN FR.

En vente à L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

Par correspondance, joindre enveloppe portant adresse pour le retour affranchie à 0.15 par quatre  
billets seulement. — Vente en gros. — Remise aux marchands.

ENFANTS TUBERCULEUX (Omerson, St-Pol-s.-Mer)

## LOTÉRIE

Autorisée par Arrêté Ministériel du 20 novembre 1901

TROIS GROS LOTS

50.000 fr. 250.000 fr. 20.000 fr.

2 Lots de 5.000 fr. .... 10.000 fr. | 20 Lots de 500 fr. .... 10.000 fr.  
10 — 1.000 fr. .... 10.000 fr. | 500 — 100 fr. .... 50.000 fr.

535 Lots : 400.000 fr. — Tous les lots sont payables en argent

Tirage : 10 Juillet 1903 — LE BILLET : UN FRANC

Les Billets de la Loterie, tirage 10 juillet 1902, NE PARTICIPENT PAS au tirage du 10 juillet 1903

La Date du Tirage est portée au verso du Billet